

LE
BANQUET

PUBLICATION MENSUELLE

SOMMAIRE :

I. — <i>Frédéric Nietzsche et Peter Gast</i>	ROBERT DRIVYUS
II. — <i>Souvenir</i>	FERNAND GRECH.
III. — <i>Études</i>	MARCEL PROUST.
IV. — <i>Le Soir puéril</i>	LOUIS DE LA SALLE.
V. — <i>Eironika</i>	AMÉDÉE ROUQUÈS.
VI. — <i>A Phyllis</i>	ROBERT DE FLERS.
VII. — <i>Stoïcisme d'automne</i>	LÉON BLUM.
VIII. — <i>Les Morts</i>	AMÉDÉE ROUQUÈS.
IX. — <i>Varia</i>	L. R.

PARIS

LIBRAIRIE ROUQUÈS

71, Passage Choiseul, 71

1892

1^{re} ANNÉE — N° 6

PRIX : 1 FRANC

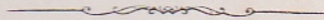
NOVEMBRE 1892

ABONNEMENT : 10 FRANCS PAR AN

LE

BANQUET

PUBLICATION MENSUELLE



PARIS

LIBRAIRIE ROUQUETTE

71, Passage Choiseul, 71

—*—

1892

LE BANQUET

PUBLICATION MENSUELLE

FRÉDÉRIC NIETZSCHE ET PETER GAST

Einleitung zu Friedrich Nietzsche's Also sprach Zarathustra, von Peter Gast
Leipsig, C.-G Naumann, 1892.

Il vient de paraître en Allemagne une petite brochure de trente-cinq pages, qui est destinée à servir d'introduction au *Zarathustra* de Frédéric Nietzsche. Cette brochure est signée Peter Gast, et cette signature est un pseudonyme qui cache un des plus anciens et des plus intimes amis de Nietzsche, mais dont nous ne sommes malheureusement pas autorisés à dévoiler le nom. M. Peter Gast est un compositeur de talent, et certains commentateurs imaginent même qu'il est fait allusion à lui dans le *Second Post-Scriptum* du *Cas Wagner*, où Nietzsche fait cette déclaration : « Je ne connais aujourd'hui qu'un seul musicien qui soit capable de tailler une ouverture à *plein bois*, et personne ne le connaît... » Il est vrai que M. de Wyzewa, toujours bien informé, écrivait il y a trois mois, dans le *Figaro*, où il avait la spirituelle amabilité de signaler les articles du *Banquet*, cette phrase empruntée sans doute à ses vieux cahiers de souvenirs : « Comme un de mes amis lui demandait quel était ce *un seul* là, Nietzsche lui répondit, avec un parfait sérieux, que c'était lui-même. » Si elle était vraie, la réponse serait amusante. Mais l'ami de M. de Wyzewa est sans doute celui-là même qui fit jadis une si longue visite à Nietzsche dans cette maison de santé badoise où Nietzsche ne

séjourna jamais... Entre les deux interprétations qui lui sont offertes, le public français, qui peut choisir, fera bien de suspendre son jugement.

Quoi qu'il en soit, M. Peter Gast était naturellement désigné pour parler de Nietzsche et nul ne l'était mieux que lui. C'est M. Peter Gast qui corrigeait en ces dernières années les épreuves des livres de Nietzsche, et l'éditeur Naumann, de Leipzig, nous écrivait, il y a aujourd'hui près d'un an, à M. Daniel Halévy et à moi, que M. Peter Gast est à Nietzsche ce que fut Eckermann à Goethe. L'introduction de M. Peter Gast est instructive, nourrie, exacte et complète. C'est, en quelque manière, un document; c'est presque une pièce officielle et qui mérite en beaucoup d'endroits d'être tenue pour définitive. Autant de circonstances qui nous autorisent et même nous invitent à donner sur elle quelques indications.

M. Peter Gast distingue tout d'abord trois périodes dans la vie de Nietzsche : la première s'étendant depuis l'*Origine de la Tragédie* jusqu'à la publication des *Considérations inopportunes*, en 1876 ; la seconde, depuis *Humain! trop humain!* jusqu'à la *Science joyeuse*, en 1882 ; la troisième période enfin, qui est celle du Zarathustrisme. D'ailleurs, M. Gast refuse d'admettre que le développement de la pensée Nietzscheienne offre une solution de continuité. La première période présente, à vrai dire, des relations internes plus voisines de la troisième période que de la seconde. Mais cependant, il ne faudrait pas rattacher la pensée de Nietzsche pendant cette seconde période aux doctrines philosophiques qu'il avait précédemment combattues, comme on le fait généralement. Ce qui se transforme seulement, c'est la *foi* de Nietzsche en bien des éléments à l'égard desquels il avait d'abord fondé de l'espérance pour ses plans futurs. Mais, par exemple, à toutes les époques de sa vie, Nietzsche a violemment récusé les doctrines démocratiques. Il considère la démocratie comme un symptôme de la décadence. Le projet de se servir du troisième ou du quatrième État au lieu des classes supérieures pour réformer la société, le projet de relever l'homme par l'émancipation de la femme, ce sont là pour lui des aberrations désastreuses. Nietzsche savait fort bien que les hautes classes sont représentées d'ordinaire par des exemplaires insuffisants ; mais il tenait néanmoins l'existence des classes pour nécessaire, telle une hiérarchie extrinsèque devant servir de symbole à la hiérarchie idéalement constituée d'après les valeurs intrinsèques. Les grands hommes doivent imprimer leurs propres tendances à leur siècle, car la masse n'est pas capable de créer elle-même les grands impératifs. Le seul moyen qui subsiste aujourd'hui

d'ébranler encore le cœur des peuples entiers, c'est la guerre. Mais il y aurait d'autres moyens bien différents et plus sublimes. Nietzsche indique au siècle qui vient des moyens et des devoirs pareils. Il était foncièrement aristocrate. Né dans un autre siècle que le nôtre, Nietzsche serait devenu un homme d'action, un fondateur d'ordres, un colonisateur. Né dans notre siècle, que fut-il ? Un professeur de philosophie. Mais déjà son éristique, simple introduction qu'elle devait être à l'œuvre essentielle de sa vie, a rangé Nietzsche parmi les maîtres les plus hauts de l'humanité, et M. Peter Gast déclare qu'une littérature comme la littérature allemande, qui compte un pareil trésor parmi les siens, monte par là même au rang de ses écrits.

La pensée de Nietzsche, dit-il, nous repose des hypothèses populaires et « trop humaines. » Le *Saint* dont parle Schopenhauer est encore peuple. Il s'évertue en vue d'un but accessoire et met son idéal dans le renoncement, tandis que le sage recherche l'affirmation d'un univers d'instincts féconds et de joies spirituelles, avec la possession duquel l'intérêt médiocre qui s'attache à notre univers s'écroule. Nietzsche ne se tourne pas vers le peuple et tient pour pernicieuse cette fièvre moderne d'instruire le peuple par-delà ses besoins et son talent. Le désir de Nietzsche est de discipliner au-dessus de tout peuple une classe d'hommes remplie de puissance d'esprit et de puissance d'âme, et dont la seule existence suffirait à ravalier jusqu'à la trivialité du rang le plus infime la platitude spirituelle de ce siècle sans espérance, — une classe d'hommes dirigeante, ne cherchant pas le sens de la vie dans les améliorations possibles du confort ou l'idéal spirituel dans la science, mais dans la culture la plus intense de l'activité volontaire, — bref une classe d'hommes *héroïque*, une noblesse nouvelle. — Cette conception trouve son expression la plus sublime dans l'enseignement de Zarathustra sur l'*Uebermensch*, ou *Surhomme*. Que faut-il entendre par cette conception de l'*Uebermensch* ? Un romancier français, selon M. Peter Gast, se passerait le caprice de faire naître le *Surhomme* en Alsace et lui ferait reconquérir la Lorraine et l'Alsace pour la France. « Si flatteur qu'il soit pour nous autres Allemands, continue M. Peter Gast, d'entendre dire aux Français qu'il soit besoin d'un *Surhomme* pour opérer cette restitution, continuons toutefois à souhaiter qu'un peuple aussi plein d'esprit que nos voisins de l'Ouest ne s'égarera pas à si bon compte sur une des conceptions les plus grandioses de l'humanité. » L'*Uebermensch* est un symbole qui doit comporter, selon les différents hommes, une interprétation différente, de même que l'idée de Dieu a été saisie différemment

depuis les monothéistes jusqu'aux panthéistes. Un homme pris à part peut participer à l'*Uebermensch*. Il ne saurait être un *Uebermensch*.

Tous les écrits antérieurs ou postérieurs de Nietzsche sont reliés au *Zarathustra*, cette Bible de l'homme exceptionnel, comme autant de commentaires au texte. Qu'est-ce que Nietzsche lui-même? C'est Zarathustra. Les principes du Zarathustrisme étaient immanents déjà à l'*Origine de la tragédie* et aux *Considérations inopportunes*. On pourrait retrouver le concept de l'*Uebermensch* dans *Schopenhauer comme éducateur* et de même la morale des Maîtres dans le livre sur *David Strauss*. Mais aucun lecteur de jadis n'aurait pu s'en apercevoir et les passages vraiment substantiels auxquels il est fait allusion furent pris pour digressions oiseuses. Certains ignorants ayant entendu dire que tout philosophe doit avoir un système se crurent en effet fort spirituels d'objecter à Nietzsche son défaut de système. Mais Nietzsche a toujours méprisé ce genre d'industrie, qu'il tenait pour déloyale. Il faisait remarquer quel désaccord sépare le système d'un Schopenhauer et sa vie. La doctrine de Nietzsche et sa propre vie furent pleines d'harmonie et d'unité. Il cherchait des hommes et non pas seulement des cervelles. La philosophie était plus pour lui qu'une simple science; elle était une fonction mentale. Le philosophe, selon Nietzsche, n'est pas un simple spectateur, un observateur, un généralisateur; il est un législateur des hommes et des peuples.

La pensée de Nietzsche se développe pendant les trois périodes de son activité littéraire. — Ses cinq premiers écrits lui servent à mettre sa pensée en contact direct avec les circonstances externes. Il croit naïvement qu'il existe un public pour lui. Mais à la réaction qui s'opère, il reconnaît combien fut grande son erreur au sujet de ceux qui devaient le lire. C'est alors qu'il se détourne et s'écrie, — tel Zarathustra : « Ne parle pas au peuple — mais à tes compagnons! A tes compagnons qui te suivent, parce qu'ils veulent *se suivre eux-mêmes*. » — Au cours de la seconde période, c'est pour lui-même qu'il écrit. Immolant toutes les vieilles superstitions de rhétorique littéraire, il cesse de composer ses livres et livre au libraire de simples aphorismes ou sentences mis en ordre, qu'il désire oublier le plus vite possible, bien plutôt qu'il ne souhaite les faire lire. Il recommence ensuite à penser et n'ouvre plus jamais ses livres une fois parus, « ayant toujours mieux aimé, dit M. Peter Gast, regarder en avant qu'en arrière. » — La troisième période enfin commence avec la conception du Zarathustrisme (hiver 1882-1883) et se termine avec l'achèvement de la première partie du *Renversement*

de toutes les valeurs. Nietzsche a lui-même raconté et décrit son odyssée intellectuelle des six années précédentes dans les préfaces qu'il a mises aux nouvelles éditions d'*Humain! trop humain!* de la *Science joyeuse* et d'*Aurore*, ainsi que dans l'*Autocritique* qui précède l'*Origine de la Tragédie*. M. Peter Gast y renvoie formellement le lecteur.

Ce qui caractérise la troisième période, c'est qu'alors Nietzsche prend vraiment conscience de soi, possession de son royaume et de sa méthode. De tous les philosophes auxquels l'athéisme n'inspira point une vaine crainte, aucun n'avait encore aperçu les conséquences nécessaires auxquelles devait aboutir la chute de la croyance en Dieu au cours du dix-neuvième siècle. Nietzsche est le premier, dit M. Peter Gast, qui ait tiré la morale de l'athéisme, morale vraiment dyonisienne et qui est aussi supérieure à la morale chrétienne que l'athéisme est supérieur à la croyance en Dieu. Schopenhauer lui-même, c'est-à-dire le dernier athée sérieux, n'a pas eu conscience de cette tâche. Schopenhauer est encore un descendant de la Révolution française, un romantique. Athée par la tête, chrétien par le cœur! Lorsqu'il s'écrie : « Prêcher la morale est facile ; fonder la morale est malaisé, » Schopenhauer reconnaît l'impuissance où se trouvent l'athéisme moderne et la vieille morale d'enfanter ensemble une troisième force. Non seulement il n'a pas prêché la morale de l'athéisme, mais il n'a su fonder sa morale chrétienne. Avec l'athéisme s'est ouvert ainsi le paradis des philistins, le paradis du confort. Strauss apaise les gens de luxe, et Bebel, plus diletante, les gens de peu.

C'est ici que Nietzsche intervient. L'homme se rappetisse de jour en jour ; il s'effémine. Voici venir le règne de l'impuissance. Quel est donc le but de l'humanité?.. Édouard de Hartmann répond à cela : Le but de l'humanité, c'est la victoire finale du logique sur l'illogique. Le but de l'humanité, c'est le suicide! — Le but de l'humanité, s'écrie Nietzsche au contraire, ce n'est point son achèvement, mais bien ses plus hauts exemplaires. La perpétuelle renaissance des hommes forts, la possibilité pour eux de vivre parmi nous, voilà le sens de l'effort terrestre. La grandeur commence toujours par être en un certain sens un crime. Chaque fois qu'il se lève un génie novateur, il lui faut lutter contre les institutions et les hommes, conservateurs par nature. Il faut que de grands hommes exceptionnels renouvellent constamment le principe vital des peuples. Si vous ne pouvez être de grandes exceptions, soyez au moins de petites exceptions. Entretenez sur la terre le feu sacré d'où naîtra le génie et, de cette manière, vous participerez vraiment à l'*Ueberschensch*, puisque vous aurez empêché l'humanité diminuée de mourir.

La place est par malheur trop restreinte pour qu'il soit possible ici d'analyser, avec l'extension que ce travail comporterait, la brochure entière qui est due à M. Peter Gast et que liraient avec profit ceux de nos lecteurs qui ne se désintéressent pas de Nietzsche. Il importait surtout d'exposer aujourd'hui pour eux la doctrine de l'*Ueberschensch*, puisqu'à diverses reprises nous avons attiré déjà leur attention sur la théorie des deux morales, cette solution que Nietzsche a donnée au *Problème de la Décadence*. Nous pouvons laisser aussi de côté les renseignements remplis d'intérêt actuel et de pitié que M. Peter Gast donne au public sur la vie de celui qui fut à la fois son maître et son ami, puisque nous avons pu nous-mêmes, il y a quelques mois, publier ces documents biographiques, qui nous avaient été transmis avec un zèle et une complaisance dignes de sincères remerciements. Un seul point reste à retenir. M. Peter Gast s'inquiète, avec tous les admirateurs de Nietzsche, à cette idée qu'il va peut-être se former, tant à l'étranger qu'en Allemagne, une image de ce beau génie qui ne serait pas entièrement vraie, et il lutte avec une virulence inestimable contre les légendes erronées auxquels certains livres et la presse pourraient donner du crédit. C'est ainsi qu'il prend vivement à partie, non seulement M. le docteur Türk, mais aussi M. Ola Hansson, qui est cependant un des adeptes les plus en vue du mouvement nietzschien dans les pays scandinaves. M. Peter Gast accuse M. Ola Hansson de ne pas savoir l'allemand, de présenter comme de première source des indications de seconde main, et, pour tout dire, de « féminiser » la physionomie de Frédéric Nietzsche... Reproche infiniment grave! M. Victor Cherbuliez par exemple n'aurait-il pas subi sans le savoir l'influence d'Ola Hansson, lorsqu'il imaginait récemment, dans la *Revue des Deux-Mondes*, que Nietzsche avait dû souffrir beaucoup par les femmes et que, lui aussi sans doute, Nietzsche aurait pu signer cette phrase que M. Cherbuliez lirait peut-être avec plaisir et à peu près telle dans la *Correspondance* de Gustave Flaubert : « L'ironie dont j'assaille le sentiment dans mes œuvres n'est qu'un cri de vaincu, à moins que ce ne soit un chant de triomphe... » De semblables discussions sont proprement des querelles d'école où nous n'avons pas à intervenir et qu'il suffit de signaler, mais aussi qui paraissent significatives à plusieurs titres. Les écrits de Nietzsche vont être peu à peu mis en France à la portée de tous ceux qui n'ont pas le désir ou le loisir de recourir au texte. Et quelle plus éloquente ou plus belle exposition pourrait-on trouver de la doctrine nietzschienne que

celle donnée par le maître lui-même dans *Au-delà du bien et du mal* ou dans *Ainsi parla Zarathustra*? Mais déjà la terminologie de Nietzsche et certain jargon imprécis encore envahissent insensiblement notre littérature. Les personnes qui ne sont pas prévenues ne s'en aperçoivent peut-être pas ; mais il est à croire qu'elles s'en apercevront bientôt. N'est-il pas à craindre que la passion nietzschienne, sans être tout de suite une religion très sincère ou très sûre, devienne assez facilement une mode, comme fut l'engouement pour Tolstoï et surtout l'engouement pour Ibsen. Advienne que pourra, il faut attendre : autrement, ce seraient des querelles d'école, avant même les écoles formées ; et, d'ailleurs, nous sommes sans doute ici dominés par une optique illusoire. On peut toutefois le dire comme réserve et par précaution : Si Nietzsche devait être accaparé par les cénacles et quelques bas-bleus, il faudrait regretter qu'il ait cessé d'être la propriété exclusive et respectée de plusieurs croyants un peu féroces et participant selon toute apparence à l'*Uebermensch*, ainsi qu'un objet d'étude et de curiosité pour certaines personnes du métier lui consacrant des ouvrages spéciaux et scrupuleux — tel, par exemple, le livre que prépare, paraît-il, M. Stein, l'éminent recteur de cette Université de Bâle où Nietzsche professa pendant plusieurs années la philologie classique.

ROBERT DREYFUS.

SOUVENIR



Des cloches, de lointaines cloches,
A tous les horizons s'ébranlent et bourdonnent ;
Des cloches, de lointaines cloches
Tintent là-bas et se répondent monotones,
Baissant soudain la voix comme pour des reproches.

Souviens-toi des matins où chantaient les clochers,
Et des longs soirs d'automne assoupis de langueur
Où le vent tiède qui fait les feuilles se détacher
Une à une avec des bruits doux comme des battements de cœur
Soudain apporte en le silence du couchant le chant des cloches !
Souviens-toi de ces jours si lointains et si proches
Où l'espoir te berçait de mots obscurs et si touchants,
Quand s'épandaient comme des larmes retenues
Les voix des cloches claires ou sombres comme les nues
Qui passent en versant l'ombre ou le soleil sur les champs !

Les clochers bourdonnaient comme un essaim d'abeilles,
Et les cloches, comme une douleur qui sommeille
Un moment, puis bondit plus forte, sursautaient
Et se lamentaient doucement et sanglotaient.

Et leurs voix sur les vents passaient comme de grandes ondes
Qui noyaient les forêts profondes
Et caressaient les plus secrètes fleurs,
Et comme des flots chargés de sanglots allaient se briser
Par les hameaux en joie et les champs apaisés
Aux grèves murmurantes de tous les cœurs.

Ton jeune cœur était la plus harmonieuse et la plus frémissante ;
Les sanglots s'y brisaient comme aux grèves sauvages
Qui seules sous les cieus accueillent joyeuses et bruissantes
Le tumulte des flots venus d'on ne sait quels rivages !
Ainsi, comme un rêveur qui croit voir dans les vagues
Ondoyer les images vagues
Des pays inconnus qu'elles ont reflétés sous des soleils lointains,
Tu croyais voir trembler les reflets incertains
Des rives mystérieuses de la vie
Dans les flots qu'à ton cœur brisaient toutes les cloches.
Et dans l'attente de l'amour et de la vie,
Anxieux des voluptés proches,
Le cœur vibrant avec le chant trouble des cloches,
Tu défailtais d'espoir et de mélancolie...

Ces jours si lointains et si proches,
Ces jours qu'ont évoqués les cloches
Du fond du passé sombre où s'endorment les jours,
Ces jours si lointains et si proches
Ont-ils fui pour toujours ?

Sur leur rapide joie est descendu le soir,
— Soir de printemps qu'en écartant ses voiles
On verrait plein d'étoiles,
Où flotte à l'horizon la blancheur et l'espoir
D'une aurore nouvelle,
Où la douceur du jour persiste et sourit comme une joie étonnée, —
Mais plus plaintif encor de clore une journée
Qui semblait éternelle !

FERNAND GREGH.

ÉTUDES

A Louis de la Salle.

I

LA MER

La mer fascinera toujours ceux chez qui le dégoût de la vie et l'attrait du mystère ont devancé les premiers chagrins, comme un pressentiment de l'insuffisance de la réalité à les satisfaire. Ceux-là qui ont besoin de repos avant d'avoir éprouvé encore aucune fatigue, la mer les consolera, les exaltera vaguement. Elle ne porte pas comme la terre les traces des travaux des hommes et de la vie humaine. Rien n'y demeure, rien n'y passe qu'en fuyant, et des barques qui la traversent, combien le sillage est vite évanoui. De là cette grande pureté de la mer que n'ont pas les choses terrestres. Et cette eau vierge est bien plus délicate que la terre endurcie qu'il faut une pioche pour entamer. Le pas d'un enfant sur l'eau y creuse un sillon profond avec un bruit clair et les nuances unies de l'eau en sont un moment brisées ; puis tout vestige s'efface, et la mer est redevenue calme comme aux premiers jours du monde. Celui qui est las des chemins de la terre ou qui devine, avant de les avoir tentés, combien ils sont âpres et vulgaires, sera séduit par les pâles routes de la mer, plus dangereuses et plus douces, incertaines et désertes. Tout y est plus mystérieux, jusqu'à ces grandes ombres qui flottent parfois paisiblement sur les champs nus de la mer, sans maisons et sans ombrages, et qu'y étendent les nuages, ces hameaux célestes, ces vagues ramures.

La mer a le charme des choses qui ne se taisent pas la nuit, qui sont pour notre vie inquiète une permission de dormir, une promesse que tout ne va pas s'anéantir, comme la veilleuse des petits enfants qui se sentent moins seuls quand elle brille. Elle n'est pas séparée du ciel comme la terre, est toujours en harmonie avec ses couleurs, s'émeut de ses nuances les plus délicates. Elle rayonne sous le soleil et chaque soir semble mourir avec lui. Et quand il a disparu, elle continue à le regretter, à conserver un peu de son lumineux souvenir, en face de la terre uniformément sombre. C'est le moment de ses reflets mélancoliques et si doux qu'on sent son cœur se fondre en les regardant. Quand la nuit est presque venue et que le ciel est sombre sur la terre noircie, elle luit encore faiblement, on ne sait par quel mystère, par quelle brillante relique du jour enfouie sous les flots.

Elle rafraîchit notre imagination parce qu'elle ne fait pas penser à la vie des hommes, mais elle réjouit notre âme, parce qu'elle est comme elle, aspiration infinie et impuissante, élan sans cesse brisé de chutes, plainte éternelle et douce. Elle nous enchante ainsi, comme la musique qui ne porte pas comme le langage la trace des choses, qui ne nous dit rien des hommes, mais qui imite les mouvements de notre âme. Notre cœur en s'élançant avec leurs vagues, en retombant avec elles, oublie ainsi ses propres défaillances, et se console dans une harmonie intime entre sa tristesse et celle de la mer, qui confond sa destinée et celle des choses.

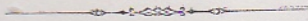
II

PORTRAIT DE MADAME ***

Nicole unit à des grâces italiennes le mystère des femmes du Nord. Elle a leur chevelure blonde, leurs yeux clairs comme la transparence du ciel dans un lac, leur port élevé. Mais elle respire une mollesse savante et comme mûrie à ce soleil toscan qui noie les regards des femmes, étire leurs bras, relève les coins de leurs lèvres, rythme leur démarche jusqu'à rendre toutes leurs beautés divinement langoureuses. Et ce n'est pas trop que les charmes de deux climats et de deux races se soient fondus pour composer le charme de Nicole, car elle est la parfaite courti-

sane, si l'on veut dire seulement par là que chez elle l'art de plaire est à un degré vraiment unique, qu'il est fait à la fois de dons et d'étude, qu'il est naturel et raffiné. Aussi la plus petite fleur prend entre ses seins ou dans sa main, le compliment le plus banal prend dans sa bouche, l'acte le plus vulgaire, comme l'offre de son bras pour aller à table, prend, quand c'est elle qui l'accomplit, une grâce qui trouble à l'égal d'une émotion artistique. Toutes les choses s'adoucissent autour d'elle en une délicieuse harmonie qui se résume dans les plis de sa robe. Mais Nicole ne se soucie pas du plaisir d'art qu'elle procure, et le regard qui semble promettre tant de félicités, à peine sait-elle sur qui elle l'a laissé tomber, sans autre raison sans doute qu'alors sa chute était jolie. Elle ne se soucie que du bien, l'aime assez pour le faire, l'aime trop pour se contenter de le faire, sans essayer de comprendre ce que — en le faisant — elle fait. On ne peut pas dire qu'elle ait le pédantisme de la magnanimité, car elle en a trop pour cela le goût sincère. Disons qu'elle en a l'érudition, érudition charmante qui ne met dans sa tête et dans sa bouche que les noms aimables des Vertus. Son charme en est plus doux encore, comme parfumé d'une odeur sainte. Il est rare de pouvoir admirer ce qu'on aime. Il n'en est que plus exquis de saisir dans la molle et riche beauté de Nicole, dans sa *lactea ubertas*, dans toute sa suave personne, les séductions, la fécondité d'un grand cœur.

MARCEL PROUST



LE SOIR PUÉRIL

A l'heure où s'alanguit l'adieu des crépuscules,
Le Passé, favori du silence et des bois,
Reviendra-t-il encore à l'appel de ma voix
Pour m'offrir en ses mains les jaunes renoncules?

Adieu, jour fortuné qui mourus dans la gloire!
Une étoile effleurait le bocage calmé,
Mais le soir pâlisant sur le fleuve a semé
Des feuilles, qui s'en vont avec l'eau sans mémoire.

Et j'ai livré mon cœur au frisson monotone
Qui chante sur la route au feuillage tremblant,
Et la douceur nocturne apaise lentement
Mes songes fatigués de soleil et d'automne.

Au vent faible du soir qui défleurit les tombes
Surgirez-vous, regrets de mes chagrins légers,
Comme on voit à travers les branches des vergers
S'éveiller au matin les ailes des colombes?

Le songe de mes jours a passé dans les frênes.
Il détournait les yeux pour me cacher ses pleurs
Et laissait choir des lis, et des gerbes de fleurs
Qui brillaient autrefois sur le gazon des plaines.

Vous l'avez vue, ô fleurs de soir ! et fleurs d'aurore
Que la rosée incline aux pentes des chemins !
Et vous avez gardé le parfum de ses mains,
Lis pâles de jadis où l'ombre pleure encore.

O lis ! cercueil candide où la grâce persiste !
Lis des jardins heureux que je dois oublier !
Bouquets des soirs passés qui vous faisiez plier
Mains frêles ! dont le geste était paisible et triste !

Et dans les bluets clairs épars sur la pelouse
Sa robe négligente et suave a traîné,
Car ces fleurs dont l'azur matinal est fané
Exhalent une odeur languissante et jalouse.

Je n'ai plus sur mes yeux la paix de tes mains douces
Quand la clarté du soir s'enfuit avec l'été !
La nuit mêle à l'automne un sommeil enchanté,
Mais tu dors sous la pierre et le buis et les mousses.

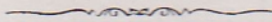
Ta voix chante au tombeau de mes heures passées
Doux fantôme évoqué des forêts par le soir !
Mais ton cœur ne bat plus au pied du cyprès noir
Quand j'épuise au couchant mes pleurs et mes pensées.

Chaque année en fuyant affaiblit ton image,
Et je contemple en vain déjà mon cœur terni.
Voici venir pour toi le silence infini
Quand je ne verrai plus dans l'ombre ton visage.

Ah ! reviens apaiser mes tendresses meurtries !
Que ta demeure, hélas ! soit en mon cœur souffrant !
Quand le doux vent d'automne amoncelle en pleurant
Le feuillage des bois dans les calmes prairies.

Je ne saurai jamais si je pourrai te suivre
O morte ! et si la nuit devra nous réunir.
Mais où trouver ailleurs qu'en ton cher souvenir
Le courage qu'il faut pour penser et pour vivre ?

LOUIS DE LA SALLE



EIRONIKA

Μέγιστος ἀνιστοῦν

SPONTANÉ

« La spontanéité, rien que la spontanéité, toute la spontanéité! Tout est là, voyez-vous, c'est le mot universel du problème, c'est l'unique remède à la crise littéraire, sociale, morale et religieuse, dont nous souffrons tous jusque dans les moelles. Aussi, depuis que j'ai l'âge de réfléchir, il n'est pas une de mes pensées, une de mes paroles, une de mes actions, qui ne vise à être spontanée. Quand je soutiens une conversation, je m'attache à dire tout ce qui me passe par la tête; si j'écris, j'ai bien soin de semer mes pages de fautes d'inattention; à ma toilette, je fais exprès de mettre et de laisser en désordre cuvette, éponge, frottes et brosses. Je m'épie, je me guette, je m'observe, je me corrige; c'est une surveillance, ce sont des scrupules de toutes les minutes; à chaque instant je me répète en moi-même : « Allons, allons, un peu de spontanéité, sais donc spontané! »

Mais, c'est très curieux, plus je m'efforce de le devenir, et moins j'y réussis. »

SOCIALISME

Comme le dîner tirait à sa fin, on se mit à parler politique.

« L'avenir, disait M... avec conviction et sans colère, mais n'est-il pas évident que l'avenir est au peuple? Est-ce que les revendications du prolétariat ne sont point, je ne dis pas seulement naturelles, mais légitimes et louables? Est-ce que la souffrance n'est pas un mal, est-ce que l'ouvrier ne souffre pas? » — Chœur : « Ça, oui! » — « Eh! bien il souffrira tant qu'il y aura des satisfaits, et tant que les satisfaits seront au pouvoir. Et ils y seront, au pouvoir, tant qu'on ne les en aura pas chassés par la force : et c'est pourquoi la bourgeoisie doit être, de toute nécessité, supprimée... » — Mme W..., dans une explosion de tendresse maternelle : « Vous dites des folies... Mon fils unique est bourgeois... et moi aussi je suis bourgeoise. » — Mais le jeune vicomte de B..., avec son intelligence claire et froide, intervint : « Je suis socialiste, je m'explique : j'aime le peuple et je veux son bien... à une seule condition : c'est qu'il ne veuille pas mon mal. D'ailleurs, je suis tranquille, je le connais le peuple, il ne veut pas mon mal. Restons chacun chez nous dans nos faubourgs, — lui dans les siens, — moi dans le mien, — et il n'y a pas la moindre raison pour qu'un conflit éclate. Je suis socialiste, et sans inquiétude. — Moi aussi, monsieur le vicomte, approuva un gros marchand de comestibles ; mais, admettons que l'ordre présent soit détruit ; je me demande ce qu'on pourra bien mettre à sa place ; ils feraient du joli avec leur abolition de la monnaie, et leur communauté de biens... Tenez, je suppose que vous ayez envie de prendre un bock au café... — M... l'interrompt alors, sans colère mais avec conviction : « Que venez-vous me parler de bocks et de café? Le bock n'est rien, le café non plus, il n'y a que le *besoin* de prendre un bock qui compte. Or, les besoins se tairont, recevant tous leur satisfaction intégrale de la société... »

On passa les liqueurs, et les amis commencèrent gravement à boire leur kummel en allumant des cigares.

LE FEU D'ARTIFICE

En ce temps-là, les souverains de la sextuple alliance en imaginèrent une bien bonne...

Depuis quelques années, la France s'était enfin aperçue qu'elle se ruinait avec son commerce, son industrie, son agriculture, sa dette et ses impôts, et, d'un cœur léger, elle avait envoyé ces embarras à tous les diables. Plus d'ouvriers, plus de patrons, plus de compagnies ; on comptait bien encore, du côté du Tarn, quelques centaines de mineurs houillers, mais l'opinion publique les avait frappés d'une déconsidération définitive, et d'ailleurs ils passaient tout leur temps à se mettre en grève. L'administration, l'admirable administration française, avait subsisté, mais à simple titre de carrière libérale : on faisait toujours des chiffres et des rapports, mais par amour du calcul et des formalités et sans aucune préoccupation pécuniaire. Tous les Français, sans distinction d'âge ni de sexe, jusqu'aux enfants, jusqu'aux femmes, n'exerçaient plus que des carrières libérales : il y avait des médecins, beaucoup de doctresses, des chimistes, des égyptologues, des mathématiciens, des astronomes, des géographes, des historiens, des numismates, des peintres, des sculpteurs, des musiciens, mais surtout, mais avant tout, des littérateurs et des philosophes : les uns se réservaient la prose, d'autres se consacraient spécialement aux vers de dix-sept syllabes ; d'autres, les vieillards, aux alexandrins ; la plupart aux polymorphes et à la prose rythmée. On citait des villes cultivées, Roubaix, Saint-Étienne, Aurillac, et, dans Paris, des quartiers comme la Glacière, où l'on ne parlait plus que la langue des dieux.

Pourtant, comme les nécessités matérielles continuaient à se faire sentir, des étrangers, flairant une source de gros revenus, avaient établi dans nos principaux centres de fortes maisons d'importation : l'Allemagne envoyait de la bière et de la charcuterie, Londres de la batterie de cuisine, l'Espagne des vins, l'Italie du macaroni et des soieries, l'Autriche des joujoux et la Russie du blé, des milliers de bateaux de blé.

Pendant quelque temps, tout le monde s'entendit à merveille : les Français, riches encore de ce qu'ils avaient pu épargner depuis 1870, payaient comptant et sans lésiner. Mais malheureusement leurs coffres commencèrent bien vite à s'épuiser : les Anglais se montrèrent furieux d'un envoi de 60,000 casseroles resté sans paiement; les Allemands cessèrent leurs fournitures, les Italiens les imitèrent... la situation devenait grave. En outre les souverains n'étaient pas sans quelque inquiétude pour leurs peuples de l'exemple donné par ces fous : déjà Oxford, Leipzig, Prague, manifestaient des tendances déplorables...

C'est alors, sur l'initiative de leur chef, l'empereur d'Allemagne, qu'ils en imaginèrent une bien bonne. Dans un grand banquet qui les avait tous réunis à Berlin, le jeune empereur n'eut pas de peine à leur montrer quel danger permanent c'était pour l'humanité que ce foyer de paresse et de libéralisme; on l'avait toléré tant qu'il avait pu fournir quelques profits à la sextuplice, mais maintenant qu'il était consumé, maintenant que la bête était vide et tirait la langue, n'était-il pas temps de s'en débarrasser à tout jamais?... Des murmures flatteurs accueillirent la péroraison du spirituel orateur, et ces messieurs convinrent d'égayer leur dessert par un feu d'artifice d'un nouveau genre.

Aussitôt les ordres sont partout expédiés : on mobilise les troupes, on fait avancer armées et flottes sur les diverses frontières de la France, et, en quelques minutes, tout le territoire français est inondé de pétrole, de cognac, d'esprit-de-vin, de rhum et autres liquides généralement inflammables. Après quoi leurs Royales et Impériales Majestés, munies de bonnes jumelles, gravissent allègrement le Mont-Blanc, et invitent M. Janssen à donner lui-même, à l'aide d'une puissante projection électrique, le signal de la fête.

On put jouir alors d'un spectacle magique : le feu, mis à la fois à tous les bouts du pays, fonçait, chargeait avec rage, léchant et happant au galop de sa course échevelée, plaines, coteaux, forêts, vignobles, les chaumières des hameaux et les palais des cités; le ciel s'empourpait en une immense coupole d'un rouge cuivré, qui vacillait et tremblotait, soufflé par l'haleine immense de l'incendie, — cependant que planait un énorme silence. Parfois, quand la flamme atteignait sur son passage quelque grande intelligence enfiévrée de travail, une lueur plus vive s'allumait dans la fournaise, rose, verte ou bleue, qui brillait d'un éclat blessant. Déjà Lyon, Orléans, Rouen, Reims n'étaient plus, le cercle

Pendant quelque temps, tout le monde s'entendit à merveille : les Français, riches encore de ce qu'ils avaient pu épargner depuis 1870, payaient comptant et sans lésiner. Mais malheureusement leurs coffres commencèrent bien vite à s'épuiser : les Anglais se montrèrent furieux d'un envoi de 60,000 casseroles resté sans paiement; les Allemands cessèrent leurs fournitures, les Italiens les imitèrent... la situation devenait grave. En outre les souverains n'étaient pas sans quelque inquiétude pour leurs peuples de l'exemple donné par ces fous : déjà Oxford, Leipzig, Prague, manifestaient des tendances déplorables...

C'est alors, sur l'initiative de leur chef, l'empereur d'Allemagne, qu'ils en imaginèrent une bien bonne. Dans un grand banquet qui les avait tous réunis à Berlin, le jeune empereur n'eut pas de peine à leur montrer quel danger permanent c'était pour l'humanité que ce foyer de paresse et de libéralisme; on l'avait toléré tant qu'il avait pu fournir quelques profits à la sextuplice, mais maintenant qu'il était consumé, maintenant que la bête était vide et tirait la langue, n'était-il pas temps de s'en débarrasser à tout jamais?... Des murmures flatteurs accueillirent la péroraison du spirituel orateur, et ces messieurs convinrent d'égayer leur dessert par un feu d'artifice d'un nouveau genre.

Aussitôt les ordres sont partout expédiés : on mobilise les troupes, on fait avancer armées et flottes sur les diverses frontières de la France, et, en quelques minutes, tout le territoire français est inondé de pétrole, de cognac, d'esprit-de-vin, de rhum et autres liquides généralement inflammables. Après quoi leurs Royales et Impériales Majestés, munies de bonnes jumelles, gravissent allègrement le Mont-Blanc, et invitent M. Janssen à donner lui-même, à l'aide d'une puissante projection électrique, le signal de la fête.

On put jouir alors d'un spectacle magique : le feu, mis à la fois à tous les bouts du pays, fonçait, chargeait avec rage, léchant et happant au galop de sa course échevelée, plaines, coteaux, forêts, vignobles, les chaumières des hameaux et les palais des cités; le ciel s'empourprait en une immense coupole d'un rouge cuivré, qui vacillait et tremblotait, soufflé par l'haleine immense de l'incendie, — cependant que planait un énorme silence. Parfois, quand la flamme atteignait sur son passage quelque grande intelligence enfiévrée de travail, une lueur plus vive s'allumait dans la fournaise, rose, verte ou bleue, qui brillait d'un éclat blessant. Déjà Lyon, Orléans, Rouen, Reims n'étaient plus, le cercle

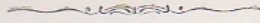
flamboyant allait, allait toujours se rétrécissant... Enfin, tout à coup, une formidable détonation retentit, une gerbe aveuglante jaillit jusqu'aux astres et s'épanouit en une radieuse floraison : c'était Paris, c'était le génie de la France qui venait de sauter.

.....

Les joyeux souverains, éblouis du bouquet, battirent des mains et se retournèrent les uns vers les autres pour se féliciter mutuellement ; mais ils s'aperçurent alors avec terreur de leur irréparable imprudence : ils étaient plongés dans la nuit sans fin, sans borne, dans la nuit stagnante rendue plus noire encore par l'ardente lumière qui venait de s'éteindre, dans la nuit vengeresse de l'ignorance, dont la fumée des ruines cachait jusqu'aux étoiles.

AMÉDÉE ROUQUÈS

A PHYLLIS



Οὐδὲν ποτ'τόν ἐρωτα πέφυκει φάρμακον ἄλλο
Théocrite

Ne te souvient-il pas du bois de lauriers-roses
Près de la source fraîche et jasante à la fois,
Où sur ton col de cygne et sur tes lèvres roses
Je mettais des baisers dont s'étonnaient les bois.

Dans les airs circulaient de doux parfums très vagues
Et le vent frais du soir que nous ne sentions pas
Courbait les herbes d'or en blanchissantes vagues;
Comme pour étouffer le bruit sourd de nos pas:

Le soleil s'abîmait dans un ciel monotone
Et son dernier rayon venait s'évanouir
Sur les fleurs des lauriers, roses malgré l'automne,
Sur ton front, cette fleur, qui, blanche, sait rougir.

Sous le balancement des branches odorantes
Je croyais savourer un bonheur éternel
Et son immensité m'emplissait d'épouvantes,
Car dans tes yeux, Phyllis, j'avais cru voir le ciel.

Mais les grands chênes verts des forêts de Dodone,
Les prêtres d'Apollon et Jupiter tonnant
M'ont prédit que tout passe, et que tout abandonne
Le mortel qui connut le bonheur d'un moment.

Et je ne voulus pas croire tous ces oracles ;
Tes serments dans mon cœur chantaient si doucement
Que j'espérais des Dieux obtenir des miracles
Et détourner de nous l'horreur du châtement.

Mais tout fut inutile, et, colombe légère,
Tu quittas le rameau, qu'un jour tu vins choisir
Sans doute pour chercher, en un coin de la terre,
Un plus riche séjour, le soir, pour y dormir.

Tu n'en trouveras pas. Les branches des yeuses
Ont de plus doux parfums que la myrrhe et l'encens,
Et les couleurs des bois sont plus harmonieuses
Que les plafonds dorés, aux palais des puissants.

Les mets les plus exquis, dans l'argent le plus riche,
N'auront pas la saveur du lait de mes brebis,
Ni des fruits d'or, mûris au fond du bois en friche,
Ni du fromage blanc coulant sur le pain bis.

Et tu ne verras plus l'aurore aux flammes roses,
Dont nous avons toujours les rayons les plus doux,
Et le soleil tombant dans les bois grandioses
Qui semblait conserver ses derniers feux pour nous.

Et tu n'iras plus voir, au bord calme des grèves,
Les oiseaux blancs voler, plaintifs et gracieux
Emportant au lointain l'infini de tes rêves
Sur leurs ailes de neige en l'infini des cieux.

Et dans la plaine grise où poussent les genièvres,
Nous n'irons plus, le soir, lorsque sur mes pipeaux
Je faisais devant moi bondir mes jeunes chèvres
Qui se réjouissaient de nos bonheurs jumeaux

Mais bénis soient les Dieux ! De la rose fanée
Le parfum pénétrant me ramène aux beaux jours
Et l'amour qu'a vu naître et mourir la journée,
La mémoire du cœur le conserve toujours.

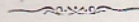
Toujours il me souvient du bois de lauriers roses
Où tous les deux, jadis, nous allions pas à pas.
Les fleurs du souvenir dans mon cœur sont écloses,
Et celles-là, Phyllis, ne se faneront pas.

Septembre 1892.

ROBERT DE FLERS



STOÏCISME D'AUTOMNE



I

C'est l'été de la Saint-Martin,
C'est la saison des chrysanthèmes.
Il faut taire nos anathèmes
Et sourire aux coups du destin.

Les éclairs du ciel incertain
Forment de bienveillants systèmes.
Si je suis triste, moi qui t'aime,
Des roses s'ouvrent au matin.

L'univers joyeux nous délaisse.
Le ciel rit à notre tristesse,
Le soleil insulte à nos pleurs.

Mais il faut se plier aux choses,
Il faut nous nier nos douleurs,
Puisque l'on voit encor des roses.

II

Il faut garder le souvenir des jours heureux,
Le cultiver, sans en faner l'âme légère.
Le regret vous viendra de ces fleurs passagères.
Que ces regrets soient doux et que je vive en eux.

Dites-vous : Nous avons à vivre, tous les deux,
Le même étonnement un peu las et sévère.
Nous rêvions : Nous aimions le rêve et le mystère,
Nous aimions dans l'hiver l'orgueil d'être frileux.

• Et — les hommes ayant une âme plus frivole —
Je me rappellerai, moi, de vagues paroles,
Plus vagues par ce clair passé ressuscité,

Des mots, un mouvement de mains qui se dérobe,
Les yeux songeurs que vous eûtes un soir d'été,
Un sourire et les longs plis droits de votre robe.

III

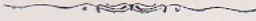
Lorsque je songerai, muet dans le silence,
Votre image viendra s'asseoir à mes côtés,
Et nous échangerons des regards enchantés
Tout chargés de désirs, d'amour et d'indolence...

Phœbé, qui se souvient d'Endymion, nous lance
Du haut du ciel profond, des regards attristés.
Tandis que l'horizon dans l'ombre se balance,
Tournez vers moi vos yeux alanguis, et chantez...

Chantez. J'écouterai, perdu dans la nuit claire,
Je sens passer sur nous, comme un vol tutélaire,
Le long cortège blanc des bonheurs oubliés.

Chantez. La nuit est bleue et douce, et nous envie,
Entendez-vous monter, de mon âme ravie,
L'essor tremblant de mes désirs multipliés.

LÉON BLUM.



LES MORTS

Il pleut, il pleut, pauvres morts !
Il pleut de la pluie et des larmes,
Il pleut, et l'eau ruisselle au bord
Des tombes et de mon âme.

Que le ciel est triste et gris !
Le doux ciel velouté d'automne,
Nous voyant pâles comme lui,
A sa douleur s'abandonne.

Le soleil est mort, ô morts !
Les arbres morts, les feuilles mortes,
Et la vie, en deuil de vos corps,
Fait le rêve qu'elle est morte.

O pauvres morts qui heurtez
Vos dents sans lèvres qui ricanent,
Et qui, livides, écoutez
Les vers vous vider le crâne,

Morts figés, ô morts transis,
Lorsque la bise sur la terre
Tourmente vos tombeaux moisis,
Morts pensifs et solitaires,

Vous devez songer vraiment
Des songes horribles et sombres,
Quand les rafales, pluie et vent,
Sifflent et pleuvent dans l'ombre.

Oh! les nuits noires d'hiver,
Du fond de vos humides fosses,
Vos yeux creux, vos yeux grands ouverts
Doivent voir d'étranges choses.

Hagards, muets, impuissants,
Vous sentez sur le cimetière
Couler les larmes et le sang ;
Tout crime, toute misère !

Mais si navrants et si froids
Que soient les songes que vous faites,
Si pleins de délire et d'effroi,
Pauvres âmes inquiètes !

Leur terrifiante horreur,
Dont votre squelette tressaute,
Sous ce ciel gris fondu en pleurs
N'atteint pas l'horreur du nôtre.

Car montant, le front baissé
Les tristes et mornes allées
Parmi ce lourd brouillard glacé
Et ces feuilles envolées,

Car plus frileux, plus tremblants,
Et plus lamentablement blêmes
Que nos frêles rameaux tremblants,
Que nos blêmes chrysanthèmes,

Nous agenouillant au bord
De vos larges dalles verdies,
O morts, nous rêvons de la mort,
Et vous, morts, rêvez la vie!

AMÉDÉE ROUQUÉS

4^{er} Novembre 1892.

V A R I A

Tel qu'en songe, par Henri de Régnier.

Les magistrats, les médecins, les administrateurs, les gens du monde ne sont pas seuls incompetents en matière de poésie. On peut être aussi un grand orateur, un grand historien, un grand auteur dramatique, on peut être un grand « lettré », et ne pas aimer véritablement la poésie. Aussi ne pourra-t-on pas taxer de fatuité notre prétention à signaler ici un admirable volume de vers, puisque il n'y est besoin ni d'érudition, ni même d'intelligence. *Tel qu'en songe* prépare aux personnes sus-nommées, qui n'aiment pas la poésie, une déception plus cruelle encore que l'inévitable déception inséparable pour tout bon esprit de la lecture d'un poème. Car généralement la poésie contient plus ou moins en dissolution des éléments étrangers et qui font son affaire : M. Haraucourt, la dose d'éloquence, et M. Richepin, d'une rhétorique à la fois éclatante et brutale, avec une audace captivante, à partir sur l'Argot à la conquête des toisons d'or.

Mais cette fois, rien de matériel où se raccrocher, rien qu'un infini bruissant et bleuâtre, reflétant l'éternité du ciel, vierge comme la mer, sans un vestige humain, sans un débris terrestre. Mais aussi, ceux qui aiment la poésie y pourront rêver sans fin comme s'ils voguaient sur la mer ou sur les vers de Baudelaire, de Lamartine ou de Vigny. Car Henri de Régnier est le pair de ces grands poètes et siègera dans notre admiration bien au-dessus des Parnassiens en apparence inaccessibles. Mais nos louanges — si brèves soient-elles — doivent être bien entendues. Si une telle poésie n'est pas œuvre d'intelligence, comment oserons-nous la juger divine, et pourrions-nous tout à la fois nous en griser et nous mépriser de nous en être grisés ?

Au-dessus de ce qu'on appelle généralement intelligence, les philosophes cherchent à saisir une raison supérieure une et infinie comme le sentiment, à la fois objet et instrument de leurs méditations. C'est un peu de cette raison, de ce sentiment mystérieux et profond des choses que *Tel qu'en songe* réalise ou présente. — M.P.

On nous demande de plusieurs côtés des renseignements sur les publications allemandes relatives à Nietzsche. Nous donnons ici une bibliographie que nous croyons complète, mais à laquelle il faut joindre la brochure toute récente de M. Peter Gast, analysée dans ce numéro.

1888. *Friedrich Nietzsche, seine Persönlichkeit und sein system*, von Ola Hansson. Leipzig, Verlag von E. W. Fritsch.

Les œuvres de Nietzsche sont énumérées une à une, et interprétées chacune à son tour. L'interprétation est intelligente, mais sans pénétration. Nombreux détails biographiques : mais ils ont été fort discutés. Cette courte brochure n'en reste pas moins la plus nette, la plus complète de toutes celles qui ont paru, et il faut la recommander à qui veut se donner rapidement une idée générale de Nietzsche.

1890. *Richard Wagner und Friedrich Nietzsche*, von Eduard Kulke. Leipzig, Verlag von Carl Reissner.

Détails curieux.

1891. *Fr. Nietzsche und seine philosophischen Irrwege*, von Dr. Hermann Türck. Dresden, D. und V. d. d. Gloss.

La morphinomanie, l'alcoolisme, etc., abolissent à la longue l'être moral de l'homme « et ne laissent en lui que la brute, avec tous ses instincts destructeurs, sanglants, cruels. Les rejetons de l'alcoolisé peuvent hériter de ces instincts. Et, par conséquent, il peut naître un homme, nullement alcoolique par lui-même, mais dans lequel l'hérédité aura éveillé les instincts criminels et destructeurs de la brute. »

Et voilà toute la brochure : Nietzsche descendait d'alcooliques. C'est une psychologie de médecin.

Nein und Ja! von Dr. Max Zerbst. Leipzig, Naumann.

Réponse à la brochure du docteur Türck. Insignifiante.

1892. *Max Stirner und Friedrich Nietzsche, Erscheinungen des modernen Geistes und das Wesen des Menschen*, von Robert Schellwien. Leipzig, V. V. C. E. N. Pfeffer.

Interprétation métaphysique de Nietzsche. Cette brochure a cet avantage de faire connaître un esprit des plus intéressants, Max Stirner, fort connu en Allemagne, et fort inconnu ici.

Cette note est très courte parce qu'il la faudrait très longue. Nous reviendrons sur la brochure de M. Schellwien.

1892. *Die Weltanschauung Friedrich Nietzsches, dargestellt* von Hugo Kaatz, *Erster Theil : Cultur und moral.* Dresden und Leipzig, Herson's Verlag.

Lourde exposition de la « conception nietzschienne du monde ». La lourdeur sera l'éternel défaut des résumés de cette doctrine si vivante, enthousiaste et légère, et dont la forme nécessaire est la poésie de *Zarathustra* ou l'aphorisme d'*Au-delà du bien et du mal*.

1892. *Friedrich Nietzsche und die Apostel der Zukunft*, von Kurt Eisner. Leipzig, V. v. W. Friedrich.

Discussion polie, très lourde.

1892. *Zur Psychologie des Individuums von Stanislaus Przybyszewski. — I. Chopin und Nietzsche*, Berlin W. Fontane et Cie.

Assez curieux écrit.

BIBLIOGRAPHIE

Librairie ALBERT SCHULZ, 4, rue de la Sorbonne. — Paris.

VIENT DE PARAÎTRE

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

LE CAS WAGNER

TRADUIT PAR

MM. Daniel Halévy et Robert Dreyfus

PRIX : 2 FRANCS.

Le Gérant : A. HAUSER.

Paris. — Imprimerie C. Pariset, 101, rue de Richelieu